Document généré le 12 oct. 2024 02:37

Cahiers de recherche sociologique

Conversation inachevée autour de « sujets graves » et des préoccupations du monde

Francine Tardif

Numéro hors-série, 2003

Le vivant et la rationalité instrumentale

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1002329ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1002329ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Liber

ISSN

0831-1048 (imprimé)
1923-5771 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Tardif, F. (2003). Conversation inachevée autour de « sujets graves » et des préoccupations du monde. *Cahiers de recherche sociologique*, 47–59. https://doi.org/10.7202/1002329ar

Tous droits réservés © Liber, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Francine Tardif †

Conversation inachevée autour de « sujets graves » et des préoccupations du monde [1]

> Ceux qu'on appelle les moralistes français ont pour caractère, de Montaigne à Pascal, de n'être ni des philosophes de profession, ni des théologiens — leur style est laïque —, ni des doctes. Ce sont, dirait-on, d'honnêtes gens qui prennent plaisir à converser avec leurs amis et savent parler savamment de sujets graves. Leurs soucis sont ceux que l'on rencontre quand on vit dans le monde. Ce ne sont des clercs ni de la règle ni du siècle, et même quand ils vivent à l'écart du monde, comme La Bruyère, le monde est toujours leur horizon. Ils vivent avec leur temps, dans leur temps ; leurs préoccupations sont celles de tout le monde.
>
> JEAN-CLAUDE ESLIN

Les biosciences et la galaxie des technologies qui s'y rattachent menacent-elles les fondements de la condition humaine ? Est-ce dans leurs laboratoires que se joue la radicalité des temps présents ? L'ampleur de telles questions donne le vertige, d'autant que chacun

1. Ont partiellement inspiré cette conversation des échanges privés, et parfois animés, notamment avec Isabelle Lasvergnas, Jean Pichette, André Petitat, Sébastien Mussi et Florence Vinit.

des termes des équations sur lesquels elles reposent suscite à son tour des interrogations importantes...

Dépasser les limites

Depuis des millénaires, des générations d'humains se sont interrogées sur les thèmes qui nous hantent encore aujourd'hui et aucune n'a trouvé de réponse pleinement satisfaisante aux multiples contradictions de la condition humaine.

Autre constat : de toute éternité l'appel de la transcendance a trouvé écho dans l'esprit humain. Pour ne prendre qu'un exemple, les grottes de Lascaux montrent dans leur éblouissante beauté que dès l'émergence de l'humanité, femmes et hommes confondus aspirent déjà à « autre chose ». Alliant avant la lettre art et technologie, ces créateurs manifestaient déjà avec une indéniable grandeur leur souci spécifiquement humain de s'inscrire dans la durée [2]. Il ne s'agit pas d'actes isolés. Même confrontée aux environnements physiques les plus hostiles, l'espèce humaine a voulu réserver une part de ses ressources à la quête de mondes infiniment plus vastes que celui du strictement visible. Sans cesse, elle refuse l'impitoyable incarnation qui veut la confiner à l'*ici* et *maintenant*. Sans cesse, elle s'insurge contre les limites que sa supposée « nature » lui aurait prescrites. Tâche colossale ? Sans doute. Reste que, toujours, les humains ont refusé d'être régentés par leur condition de mortels, tout comme ils ont refusé de se voir restreindre à l'enveloppe corporelle que la biologie leur a donnée. Toujours ils se sont créé une *deuxième nature*. Toujours encore, ils ont fait de leurs croyances et de leurs savoirs le filtre à travers lequel organiser et comprendre leur passage parmi les vivants.

Au nom de la beauté, de l'honneur ou de la puissance, ils n'ont jamais hésité à bafouer la logique physiologique et à lui faire entendre une autre raison, notamment à travers des actes culturalisés dont certains peuvent paraître très violents. Maquillant, perçant, scarifiant ou tatouant les corps, ils ont mutilé les organes sexuels de fillettes,

2. Il ne fait aucun doute que la réalisation des grottes a exigé la construction d'échafauds, l'éclairage de galeries où régnait une obscurité totale et le recours à des colorants durables. On sait aussi par l'empreinte des mains que des femmes et des hommes ont participé à leur création.

étiré le cou des femmes au point d'en faire une menace à leur vie, corseté leur taille jusqu'à réduire leur capacité respiratoire, allongé leurs lèvres jusqu'à en faire des plateaux, contraint le développement normal de leurs pieds en brimant impitoyablement la liberté de mouvement. Une autre « nature » se devait d'être imposée...

On ne s'est pas arrêté à modifier les corps. L'anthropologie des sensibilités montre que pour saisir la mystérieuse immensité du monde qui les entoure les groupes humains ont également développé une variété de modes de perceptions sensorielles socialisées, en plus de se doter de pharmacopées d'une redoutable efficacité. Le recours aux drogues susceptibles d'altérer ou d'aiguiser les perceptions « normales » est un autre phénomène aussi universel qu'intemporel.

Chercheurs de sens, les humains sont aussi des êtres de chair et de sang. Plaçant la barre de leurs besoins matériels à des hauteurs extrêmement différentes, ils ont aussi dû assurer leur subsistance et au nom de la survie, imposer leurs propres lois à celles qu'on peut prêter à la nature[3]. Ils se sont créé des « environnements viables » à géométrie variable où la simple notion de besoin prend des significations aux antipodes les unes des autres.

Assurer la subsistance ne suffit toutefois pas à contrer les aléas de la condition humaine : la mort toujours, mais aussi le sort qui distribue si inégalement les ressources, le déchaînement des éléments, les écueils de la vie, les injustices qui ne peuvent être redressées. La liste est longue... pourtant, malgré les zones grises et les impondérables, il faut vivre quitte, pour ce faire, à admettre la part d'inexplicable inhérente à l'aventure humaine, quitte à se plier à une pluralité de rationalités, toutes plus ou moins instrumentales. On cherchera donc à adapter le mieux possible le choix des moyens aux fins visées, admettant implicitement que celles-ci ne sont jamais parfaitement harmonieuses et cohérentes, tant au niveau individuel que collectif[4]. On connaît l'histoire du pêcheur qui lancera ses filets

3. On peut penser ici à la domestication de certains animaux, au développement des techniques agricoles, aux modes d'occupation du territoire, à l'exploitation des ressources en eau, aux barrages, etc.

4. La notion de rationalité instrumentale est pleine de pièges : elle présume possible de déterminer une fin souhaitable, de choisir les moyens les plus appropriés pour l'atteindre et de pouvoir ensuite mesurer le succès de l'entreprise. Il est

là où son savoir empirique lui a appris à le faire, mais qui ne renoncera pas pour autant à la bénédiction de la déesse des eaux...

Autre incontournable : l'adoption de modes de vie collective en dehors desquels l'existence humaine est tout simplement impossible. Là encore, diverses rationalités ont été mises en œuvre. En élaborant des critères de distinction entre la nature et la culture, entre l'existant et le non-existant, entre l'humain et le non-humain, l'animé et le non-animé, le civilisé et le barbare, le maître et l'esclave, ce sont des moyens de vivre ensemble que les humains ont cherché à se donner. Seuls vivants à distinguer la Vérité, le Bien et le Mal, leurs procédés discursifs et métaphysiques d'inclusion-exclusion ont généré, et génèrent encore, leurs lots de grandeurs et d'atrocités. Aussi variés que les sociétés qui les ont engendrés, ces procédés ont au moins un point commun : l'incontournable adhésion, consciente ou non, aux croyances qui soutiennent les manières de vivre ensemble. *Croire* est un passage obligé de l'entrée dans le monde humain. Un petit humain qui ne croit pas à la parole de ses parents est irrémédiablement condamné ; un homme seul devant la vie est un homme mort ; un groupe n'ayant aucune croyance en partage ne survit pas. Constante tellement forte qu'on oublie parfois de la reconnaître. Principe lourd de conséquences puisqu'il crée également une large part du « réel », définissant du même coup les critères de vérité et de mensonge, d'identité et d'altérité, de pouvoir et de soumission autour desquels s'articule la vie collective.

Bernard Muldworf soutient dans son « théorème de base » que « l'être humain en tant qu'être parlant est assujetti à la croyance [5] » parce que, contrairement à l'animal, il n'a pas de prise directe sur le « réel ». Sa prise n'est jamais directe et immédiate, mais indirecte, médiatisée par un système de représentations qui fait de ce « réel » un à-jamais-perdu pour le sujet qui, quant à lui, n'a à sa disposition que le crédit qu'il accorde à ses représentations. On ne peut donc que

---

cependant extrêmement difficile de savoir où, dans le temps et l'espace pareille évaluation pourrait avoir lieu compte tenu de l'infinie complexité du réel, de la somme des retombées non-intentionnelles et surtout de la difficulté d'évaluer les effets possibles d'autres stratégies.

5. B. Muldworf, « L'hypnose et le politique », dans L. Chertok *et al.*, *Résurgence de l'hypnose*, Paris, Desclée de Brouwer, 1984.

méditer longuement sur l'efficacité formidable des croyances qui soutiennent une si grande partie de l'univers humain et sur leurs retombées considérables. À y regarder de plus près, on constate d'ailleurs que ce sont les croyances les moins rationnellement fondées qui s'incrustent au plus profond des êtres. Reçues comme faits de nature — humaine ou divine —, elles échappent à toute contestation. Et s'il y a un domaine où ce phénomène prend tout son ampleur, c'est bien celui des rapports entre les sexes, avec en corollaire celui de la procréation et de la filiation.

Procréation et filiation

En matière de procréation, l'espèce humaine a toujours fait face à trois grands impératifs : contrer l'infécondité (biologique ou sociale), donner vie à des descendants les plus « parfaits » possible et transmettre à travers eux les fondements de la vie collective. Comment ? Le plus souvent à travers une division sexuelle des tâches, assignant à l'un et l'autre sexe des responsabilités particulières fondées sur ce que le groupe considère comme le destin biologique. En concomitance avec la question de la descendance biologique se pose donc une question plus grave encore : quelle mémoire, quelles valeurs léguer à la postérité ?

Faut-il rappeler que la distinction entre sexualité et procréation a une longue histoire : les rédacteurs du Talmud font déjà référence aux méthodes contraceptives [6] ? Et si la stérilité est ressentie dans la plupart des cultures comme une honte, une malédiction et un motif de répudiation des épouses, c'est néanmoins à travers les filiations et les alliances que les humains peuvent le mieux canaliser la violence des plus forts et ouvrir à leur descendance (ou à ceux qu'ils reconnaissent comme tels) un espace sécuritaire où se projeter dans l'avenir. « Un enfant n'existe pas comme être humain unique et à part entière à sa naissance », écrit Françoise Héritier-Auger. « Il est censé être fait de la juxtaposition d'un certain nombre de composantes dont certaines lui appartiennent en propre, d'autres lui viennent de l'un ou

6. Un autre écho de la distinction sexualité-procréation se trouve dans les naissances « miraculeuses » ou la reconnaissance d'« enfants spirituels » qui, à leur façon, constituaient des formes non sexuées d'entrée dans le monde.

l'autre de ses géniteurs qui les tenaient eux-mêmes de leur parents ; certaines encore sont l'empreinte d'un élément supra-naturel tutélaire du groupe familial, d'autres enfin sont la marque de la reviviscence d'une composante d'un ancêtre particulier qui choisit de revenir dans cet enfant-là [7]. » Bien plus que leurs gènes, c'est leur foi, leurs vérités, leurs appartenances, leurs connaissances, que les humains s'acharnent à transmettre aux générations qui les suivront. Pour assurer ce passage délicat, des systèmes extraordinairement complexes se sont formés permettant au besoin de véritables transferts de parentalité [8].

Toujours au chapitre des impératifs de la procréation, s'impose également la quête non seulement de descendants, mais de descendants les plus « parfaits » possible. Pour arriver à cette fin, on aura recours à une constellation de systèmes d'intervention que ce soit avant la venue au monde (prières, avortements provoqués, régimes alimentaires imposés à la femme enceinte, interdits sociaux touchant à la consanguinité, etc.) ou après la naissance (prescriptions d'allaitement, rituels de présentation aux instances religieuses ou aux aînés, modes d'éducation, etc.). L'eugénisme — quel que soit le mot

---

7. F. Héritier-Auger, « Don et utilisation de sperme et d'ovocytes. Mères de substitution. Un point de vue fondé sur l'anthropologie sociale », dans les actes du colloque *Génétique, procréation et droit*, Arles, Actes Sud, 1985, p. 237-253.

8. Un survol anthropologique montre que les transferts de parentalité peuvent prendre des formes excessivement différentes : variabilité de l'inscription de l'enfant dans la filiation, selon par exemple les ressemblances physiques avec les ascendants, la consanguinité, la reconnaissance formelle ou légale. Mais aussi, chez les Nuer d'Afrique orientale, retour des femmes considérées comme stériles dans la famille de leur père, avec un plein statut d'homme, y compris la possibilité de prendre épouse. Tandis que dans les sociétés patrilinéaires ouest-africaines, peuvent être considérées comme mères de l'enfant toutes les sœurs biologiques ou femmes de la même classe d'âge que la génitrice ; et l'on appelle « père » les frères de tous ordres et les proches amis du géniteur. Dans les unions de type polyandrique pratiquées au Tibet, une femme mariée à un aîné épouse successivement chacun des frères de son mari à des intervalles réguliers d'une année. Tous les enfants sont attribués à l'aîné qu'ils appellent « père » tandis qu'ils appellent « oncle » les autres maris de leur mère. Valorisation enfin, dans certaines sociétés du célibat et de l'ascétisme, au nom d'une représentation religieuse du monde ; cette chasteté consacrée, vouée à la transmission des valeurs les plus sacrées du groupe, confère à celles et ceux qui s'y soumettent, volontairement ou non, respect et considération. Dans ces cas, célibat et ascétisme sont coextensifs d'une certaine représentation religieuse postulant que dans l'au-delà, sexualité et affectivité sont absentes. La chasteté par le célibat permet ainsi d'atteindre une forme de perfection où l'individu fait son salut.

qu'on emploie pour le dire ou le taire — traverse une large partie de l'histoire humaine. Ainsi, on n'accorde un statut à un nouveau-né qu'après le passage de certains rites, on valorise certaines unions, on en interdit d'autres ; on accepte, encourage même, certains infanticides plus ou moins actifs. Dans les cas extrêmes, on n'hésite pas à procéder à la suppression totale des « impurs » que ce soit sur une base individuelle ou collective. L'aventure humaine n'a jamais été sans danger, surtout si on se retrouve parmi les faibles... Et les biotechnologies — malgré leurs allures de radicales nouveautés — me paraissent avoir des airs de déjà vu.

Est-ce à dire qu'il n'y a rien de radicalement neuf sous notre soleil ? Peut-être pas.

Transformer ou conserver le monde ?

Aux nombreuses constantes dans l'ensemble du monde humain s'opposent évidemment de nombreuses divergences. On n'en retiendra qu'une seule directement liée à notre propos : la distance qui sépare les sociétés privilégiant l'ordre et la stabilité de celles qu'attire irrésistiblement la transformation permanente du monde. Plusieurs groupes humains ont vécu, et vivent encore, dans des mondes où l'on s'efforce de résister aux changements et de préserver la stabilité des ordres établis. Au prix de modes de contrôle imposants, certains ordres traversent ainsi les siècles dans la fidélité à un passé mythique.

Par contraste, le monde occidental, fortement influencé par le christianisme dont il est l'héritier paraît animé d'une nécessité particulièrement intense d'explorer le monde, le « transformer », le reformer, le révolutionner même dans un perpétuel mouvement en avant. « Au fond, rappelle M. Gauchet, la particularité chrétienne historique est de toujours jouer sur des contradictions... Allant de pair avec une récurrence remarquable [...]. Par exemple, entre valorisation du domaine humain et dévalorisation radicale au nom de la distance de Dieu. [...] Je crois que c'est là que la passion occidentale de la transformation du monde prend sa racine. Elle suppose à la fois de valoriser ses produits et de ne pas l'accepter comme il est. [...] C'est bien plus que l'intérêt ou l'appât du gain qui sont moteurs de cette aspiration illimitée (du capitalisme). C'est une

énergie religieuse à sa racine, désormais tournée vers la transformation du monde. Il se joue là quelque chose qui est de l'ordre de l'expérience de l'altérité : " Fabriquer de l'autre avec du même." [...] Le sens n'est pas présent dans la conscience des acteurs, mais le phénomène n'en est pas moins plein de sens. Sans quoi les acteurs éprouveraient un vide terrible. Or, ils ne paraissent pas en proie au doute métaphysique sur le bien-fondé de leur action. *Leur conduite est un acte de foi*[9]. »

En réduisant encore une fois la réflexion et pour illustrer la vitesse avec laquelle les *évidences* socialement acceptées peuvent varier dans l'univers occidental — même au mépris de toute cohérence interne — remontons deux générations en arrière.

Dans des sociétés apparentées à la société québécoise, la vie n'est pas un « bien » dont on dispose à sa guise : chaque existence s'inscrit encore dans un plan divin dont Dieu seul peut disposer. Une tentative de suicide entraîne l'exclusion de l'Église — en plus d'être considérée par le droit comme un acte criminel jusqu'en 1972 au Québec — ; la vie est un don et en un sens, un devoir. On ne s'interroge pas sur le statut de l'embryon : dès le premier instant de la conception, son humanité est acquise. Enfant de Dieu et du monde avant même d'être celui de ses parents, le petit humain possède dès sa conception une âme qui mérite d'être protégée quitte à mettre en danger la vie de la mère lors de sa naissance[10].

Pour tous et chacun, la vie a un terme inéluctablement fixé. Lorsque la maladie frappe, les médecins prescrivent les actions à suivre, on s'y soumet dans la limite de ses moyens sans toutefois renoncer à la prière, personne n'ayant alors l'audace de croire que la guérison relève seulement de l'ordre de la médecine. Quand la mort arrive, elle emporte l'âme, mais laisse la dépouille du corps entière. Personne n'imagine un au-delà de la vie ici-bas, une survivance biologique à soi-même. Personne n'imagine non plus une vie éternelle ailleurs que dans l'« au-delà ».

---

9. Rencontre avec Marcel Gauchet, dans *Sciences humaines*, n° 108, août-septembre 2000, p. 46-49.

10. Dans une perspective catholique, le salut de l'âme prime la sauvegarde de la vie terrestre. En conséquence, il importe davantage d'assurer le baptême du nouveau-né que la survie de la mère, déjà baptisée.

Puis, presque soudainement, la vie prend de nouveaux visages, bigarrés, diversifiés. Dans un beau désordre, l'urbanisation et la laïcisation, les avancées scientifiques et les mouvements de libération nationale, le sombre héritage nazi et la terreur nucléaire, les nouveaux mouvements migratoires et l'œcuménisme soufflent un vent à déraciner les souches des sociétés occidentales. Les normes, collectives par définition, laissent place à une floraison de valeurs multiples, contradictoires, transitoires. Paradoxalement, les individus en viennent à être socialement tenus d'exprimer et de vivre leurs propres valeurs. À partir du moment où les normes sont faites pour être renversées, chacun aspire à la maîtrise de son destin. Même les frontières entre la vie et la mort sont redessinées. On fixe, aujourd'hui du moins, à douze semaines la période *in vivo* qui fait d'un embryon un être humain, créant ainsi la limite des avortements légaux [11]. Le divorce n'est plus sacrilège et peut-être, pour la première fois dans l'histoire, les enfants n'appartiennent plus ni à la mère ni au père, les deux parents devant assumer les mêmes droits et responsabilités à leur égard. La famille, considérée jusque-là comme la première « cellule » de la vie sociale, prend des formes si variées que les autorités légales renoncent à la définir. Quant à la mort, elle perd de son statut d'évidence et se mesure maintenant, du moins en Occident, à l'échelle des ondes cérébrales.

Dans ce monde fragmenté circulent des individus appelés à « se re-créer ». Entre l'idéal libéral d'un Sujet autonome — qui, on ne le rappelle pas assez, n'existe que dans le cadre de la pensée politique qui lui a donné naissance — et les impératifs du présent, les individus se doivent d'assumer de nouvelles « fonctions », à la fois propriétaires et gestionnaires du corps qui leur fut donné en partage. Ils peuvent donc en disposer comme d'un bien qui, après un consentement « libre

11. Le débat autour de l'avortement est l'un des plus vieux du monde. Dès les deux premiers siècles de l'ère chrétienne, une division sépare les « partisans de l'animation immédiate » et Grégoire de Neyse qui prétend qu'« on n'appellera pas l'embryon, un homme, puisqu'il est imparfait, mais quelque chose en puissance qui, s'il est achevé, pourra parvenir à l'existence d'homme et qui, tant qu'il est à l'état d'inachèvement, est quelque chose d'autre ». La position actuelle de l'Église catholique n'a été décrétée qu'en 1895. Voir dossier « Quand commence la vie ? », *Actualité des religions*, n° 26, avril 2001.

et éclairé », pourra être objet de contrats de toutes sortes. Propriétaire de son image considérée commercialisable, rien ne lui interdit — sauf sa capacité financière — de se « réinventer » et d'échapper à l'apparence physique que l'hérédité lui aurait malencontreusement transmise [12]. Dépositaire pour un temps de ses organes, il peut, sous certaines conditions dont l'évolution se fait de plus en plus rapide, accepter d'en faire don, que ce soit avant ou après son décès. Et cela vaut même au plus intime de la vie : la réflexion éthique autour de la maternité assistée commençait à peine que Louise Brown, le premier « bébé éprouvette » venait au monde. La brèche est ouverte : « l'impensable » a eu lieu et on ne compte déjà plus ces enfants qu'on avait cru capables de bouleverser la filiation humaine...

Surgissent dans un flux ininterrompu, des savoirs scientifiques accompagnés de leurs technologies qui prétendent donner des réponses à des questions qu'on ne sait à qui adresser, mais qui semblent incapables de répondre aux questions que le monde leur pose [13]. La mémoire vive a une si faible portée qu'elle fausse la perspective et jette dans l'oubli ce qui, hier encore, apparaissait comme des transgressions fondamentales [14].

Mais faut-il croire pour autant que rien ne se passe hors des laboratoires ? Est-ce seulement dans l'univers biomédical que se joue notre condition de vivants et de mortels ?

Quelle radicalité ? Quelles transgressions ?

Pour ma part, je persiste à croire que non. Et s'il me fallait identifier une autre source — plus féconde et plus complexe — c'est du côté

12. Il y aurait beaucoup à dire sur le cas de Michael Jackson et sa détermination à se créer une « nature » dont il serait le seul et unique spécimen.

13. A-t-on déjà oublié que des chercheurs éminents ont consacré leurs efforts à démontrer — scientifiquement — l'infériorité « naturelle » des femmes ou la hiérarchie des « races ». Personne, ou presque, ne doutait de la pertinence de tels travaux. Se souvient-on que les premières valves cardiaques étaient conçues pour le corps masculin et mal adaptées au corps féminin ?

14. Pour ne donner qu'un exemple pensons au don d'organe qui, il a moins de vingt ans, soulevait des débats éthiques importants et qui est maintenant totalement intégré à la pratique médicale en plus d'être socialement considéré comme un « devoir civique ».

des phénomènes féministes que j'attirerais l'attention. Ils me semblent en effet encore aujourd'hui les seuls lieux qui remettent en question, théoriquement et pratiquement, ce qui semblait — et semble encore à beaucoup — l'un des faits de nature par excellence : celui de la hiérarchisation des genres.

Les phénomènes féministes ne sont évidemment pas les seuls à ébranler le socle des certitudes anciennes [15] et j'entends déjà les ricanements de ceux qui ne voient dans le féminisme qu'une mode dépassée, refusée par les jeunes générations, vouée comme tant de mouvements minoritaires à tomber dans l'oubli. On ne sait jamais qui rira le dernier — ou la dernière. Je persiste toutefois à croire que si « quelque chose » de radicalement différent restera comme héritage des temps présents, c'est de ce côté qu'il faut *chercher*.

Sciences humaines, trop humaines ?

Chercher. L'aurait-on oublié ? Dès leurs premiers textes, les pères de la sociologie, à commencer par Auguste Comte, affirment que la nouvelle discipline s'aventure dans des champs plus difficiles à décrire et à comprendre que ceux des sciences « exactes ». Ils soulignent l'urgence de saisir d'un point de vue éthique les phénomènes sociaux du monde moderne, dans leur globalité comme dans leur spécificité. Le craignant ou l'espérant, ils entrevoient également comment théories et concepts peuvent acquérir une redoutable efficacité. Qu'en est-il aujourd'hui ?

Il peut être utile de comparer l'attention prêtée aux biosciences par la grande famille des sciences sociales et celle accordée, par exemple, à certaines branches de la robotique qui, comme les biosciences, visent à « réparer » les déficiences des corps (humains ou animaux) incluant le cerveau, et en « améliorer » les performances. Leurs prétentions sont considérables : on vise à produire des implants

15. Les mouvements migratoires actuels, de par leur ampleur et leur diversité, ont aussi remis en question les façons de faire et de penser. Les nouvelles technologies de l'information bouleversent les notions usuelles du temps et de l'espace. Et surplombant tout cela, les nouvelles formes de globalisation menacent les bases des systèmes politiques et économiques, sur lesquels s'étaient bâtis les États modernes.

cervicaux capables de transformer la personnalité des sujets concernés, d'augmenter la portée des perceptions sensorielles, certains laboratoires sont en train de fabriquer des membres artificiels plus performants que les membres organiques, et même de créer des *cyborgs*, moitié humain, moitié robot[16]. En comparaison avec les travaux critiques visant à contrôler et réglementer le développement des biosciences, ces recherches suscitent peu de débats publics — en conséquence de quoi le secteur se développe au gré de ses propres dynamiques. Pourquoi une telle dissymétrie ?

Dans un autre axe de réflexion, on peut également s'étonner du fait que les « produits de savoir » venant des sciences humaines ne soient pas soumis à un examen éthique comparable à celui qu'on exige des « produits » de laboratoires « scientifiques » ? S'il existe bien des énoncés de politiques relatifs à la recherche sur les sujets humains applicables aux sciences sociales, rappelons qu'aucune sanction n'y est prévue. On peut aussi se surprendre du fait que le principe de précaution — qu'on voudrait tant voir adopter par les biosciences — ne soit pratiquement jamais pris en compte quand il s'agit des protocoles de recherches à caractère social. Il en va de même du principe de non-malveillance qui pourrait amener les équipes de recherches à devoir se soumettre au principe d'imputabilité. Là encore, pourquoi cet angle mort ? Penserait-on que les productions discursives qui émanent du champ social sont sans danger, tellement inoffensives qu'elles ne méritent même par qu'on les surveille ?

Bien maligne pourtant celle qui peut prédire ce qu'il adviendra de notre monde secoué par tant d'incertitudes. Peut-être que l'avenir verra-t-il clones et *cyborgs* régner sur un monde dévasté par les pollutions de tout genre où aucun être vivant « naturel » ne pourrait survivre. Peut-être aussi que les millions de petites filles qui n'ont pu naître parce qu'on leur a préféré des fils, comme c'est le cas dans de nombreuses régions du monde, viendront hanter ce monde qui n'a pas voulu d'elles. Pourtant, le pire n'est jamais sûr. On peut aussi espérer que nos conversations auront eu des suites, concrètes et

16. Certains spécialistes de la robotique affirment que l'humain est maintenant arrivé à son dernier stade d'évolution et que les robots, supérieurs aux humains à tout point de vue (incluant la capacité éthique) sont appelés à devenir les nouveaux maîtres du monde.

théoriques. Nous n'épuiserons jamais les questions (ou les réponses d'ailleurs) que pose la condition humaine. Et, souhaitons-le, nous ne connaîtrons jamais la fin de l'histoire.

« Nous sommes le premier janvier de l'an mil six cent soixante-sept. L'année dite " de la Bête " s'est achevée mais le soleil se lève sur ma ville de Gênes. De son sein où je suis né il y a mille ans, il y a quarante ans, et à nouveau ce jour. Depuis l'aube je suis dans l'allégresse, et j'ai envie de regarder le soleil et de lui parler comme François d'Assise. On devrait se réjouir chaque fois qu'il recommence à nous éclairer, mais aujourd'hui les hommes ont honte de parler au soleil. Ainsi, il ne s'est pas éteint, ni les autres corps célestes. Si je ne les ai pas vus la nuit dernière, c'est que le ciel était couvert. Demain, ou dans deux nuits, je les verrai, et n'aurai pas besoin de les compter. Ils sont là, le ciel n'est pas éteint, les villes ne sont pas détruites, ni Gênes, ni Londres, ni Moscou, ni Naples. Nous devrons vivre encore jour après jour au ras du sol avec nos misères d'hommes. Avec la peste et les vertiges, avec la guerre et les naufrages, avec nos amours, avec nos blessures. Nul cataclysme divin, nul auguste déluge ne viendra noyer frayeurs et trahisons. Il se peut que le Ciel ne nous ait rien promis. Ni le meilleur ni le pire. Il se peut que le Ciel ne vive qu'au rythme de nos propres promesses [17]. »

17. A. Maalouf, *Le périple de Baldassare*, Paris, Grasset, 2000.